

# Sangs purs

Pascal Malosse

Igor enfila ses hautes chaussures coquées. En ressentant la semelle renforcée sous ses orteils, il s'estimait capable de fendre un crâne d'un seul coup de pied. Son pantalon militaire, sa veste noire, ses cheveux fraîchement rasés et son poing américain complétaient son « habit de travail » pour le centre-ville. Il était prêt à traverser les quartiers d'immigrés et à instiller la peur en compagnie d'une dizaine de ses amis. Ensemble, ils formaient les « sangs purs », dont le pluriel pouvait prêter à confusion.

Le groupe se retrouva à la sortie du métro, entre des poubelles débordantes et des écrans publicitaires cassés. L'air était chargé d'une colère céleste sur le point d'éclater. Il y avait les jeunes Simon et Marlon, des nouveaux venus et des vétérans, notamment Heinrich, la cinquantaine passée, mais qui se comportait comme s'il avait trente ans de moins. Igor était le leader incontesté depuis le début de l'été. Une baston mémorable à Anderlecht avait forgé sa légende sur les réseaux. C'était lui qui avait eu l'idée de lancer les « patrouilles de la sécurité ». Une initiative citoyenne qui consistait à se rendre dans les quartiers sensibles où la police ne venait plus. Les sangs purs surveillaient les étrangers et pouvaient à tout instant intervenir selon l'ancien précepte *œil et dent pour ta couleur de peau*.

Ils avaient décidé de quadriller en premier lieu le quartier turc. L'occasion de se gaver de loukoums à la pâtisserie Ozelchi, dont le marchand distribuait gratuitement ses friandises. Les mains tremblantes, l'artisan tendait un panier rempli aux têtes rasées, dans l'espoir d'obtenir leurs bonnes grâces. Ces derniers s'arrachaient les confiseries aux amandes et aux pistaches et s'en régalaient.

« Il est essentiel de prendre des forces avant le combat », affirmait Heinrich, la bouche pleine, qui aimait s'arroger le rôle du sage de la bande en raison de son âge.

Le ventre plein, ils supportèrent les effluves des kebabs voisins, lorgnèrent vers les étals magnifiques de fruits et légumes. Les habitants s'écartaient à leur passage. Le groupe semait le silence dans chaque rue qu'ils empruntaient. Des mines craintives d'enfants épiaient leurs faits et gestes depuis les seuils des portes ou derrière les stores des appartements en rez-de-chaussée. Les sangs purs savouraient l'effet qu'ils produisaient.

Igor dirigea sa troupe vers le quartier marocain. Cependant le chemin le plus rapide les força à emprunter une longue rue aux enseignes slaves. En effet, les boutiques russes et polonaises défilaient, débordantes de bouteilles de vodka et de kwas, de pelmenis surgelés, de cornichons malossols, de boîtes dorées de chocolats. Des agences vantaient leurs formations certifiantes en caractères cyrilliques. Igor demanda à ses collègues d'accélérer, car il ne se sentait pas à l'aise parmi tous ces gens qui lui ressemblaient. Il n'aimait pas évoquer l'histoire de sa famille, émigrée d'Ukraine dans les années 50. Contrairement aux habitants de cette rue, les siens s'étaient intégrés dès leur arrivée au pays plat ; ils fréquentaient les églises belges et faisaient leurs courses dans les supermarchés belges. Quand ses parents parlaient en russe, Igor faisait une allergie,

devenait fou de rage, prêt à renverser tous les meubles. Pour se calmer, il préférait sortir retrouver ses amis au sang pur...

Les vestes noires déboulèrent dans la petite « Marrakesh », telle qu'ils la surnommaient affectueusement. Les nuages sombres s'amoncelaient au-dessus des têtes rasées et suantes, mais l'orage refusait toujours d'éclater. Des Marocains âgés fumaient et palabraient sur les bancs du square. Ils jetèrent des coups d'œil inquiets en direction des sangs purs. Mais ils en avaient vu d'autres. Plus loin, les rues se transformaient en une joyeuse médina. Les voitures ne pouvaient se faufiler entre les étals d'épices et de pâtisseries à la fleur d'oranger. Une foule compacte déambulait parmi les nombreux commerces. Les jeunes se connectaient sur internet dans les cafés, les femmes voilées appelaient le pays en gesticulant dans de petites cabines, un groupe d'hommes sortit d'une mosquée invisible, un tapis de prière sur l'épaule.

Dans cette foule étrangère, les sangs purs n'étaient pas à l'aise. Noyés par la multitude, ils n'effrayaient plus, d'autant que des jeunes hommes costauds les surveillaient. Aux angles des rues et depuis les balcons, les garçons aux tignasses absaloniennes fixaient la troupe aux têtes rasées.

« Vous avez vu ces types ? murmura Marlon. Ils n'ont pas l'air commode, et ils sont plus nombreux que nous.

— On quitte la rue principale, ordonna Igor. »

Les sangs purs bifurquèrent et s'éloignèrent de la chaussée animée. Personne ne les suivit. La rue adjacente était déserte. Seuls quelques détritrus volaient, poussés par le vent chaud. Le bourdonnement des émissions de télévision provenait d'appartements cloisonnés.

« C'est ici que commence véritablement notre mission, déclara Igor. Ouvrez l'œil. »

Le quartier respirait la pauvreté. Les briques noircies par la pollution donnaient aux maisons un air lugubre. Les vieilles fenêtres aux carreaux brisés étaient souvent rafistolées avec des sacs en plastique, tandis que le linge pendait sur les grilles des devantures. Le bois des portes pourrissait depuis des années.

L'une d'elles s'ouvrit lentement et un couple apparut. L'homme devait avoir soixante ans, en djellaba, le crâne presque entièrement chauve et l'allure chétive. La femme était grosse, sans être obèse, coiffée d'un voile rose et pailleté. Elle portait une lourde sacoche à l'épaule. En sortant de chez eux, ils tombèrent nez-à-nez avec les sangs purs. Les vestes noires lurent avec délectation la surprise et la terreur dans les yeux du couple.

« Regardez comment ce vieux dégueulasse traite sa femme, commenta Heinrich à haute voix. C'est elle qui doit tout porter.

— Et en plus, ajouta Marlon, son voile lui cache la moitié du visage. »

C'était le signal. Telle une meute de loups ayant repéré une proie facile, ils encerclèrent le vieil arabe, repoussèrent l'épouse. Celle-ci se débattit et hurla pour défendre son mari, mais un coup de poing dans le ventre lui coupa le souffle. Puis ce fut au tour du pauvre hère. Il croula sous les bottes et les rires. Un déluge de violences s'abattit sur lui comme la grêle. Ses dents chancelèrent et tombèrent sur le bitume, ses côtes se ployèrent, ses yeux s'enfoncèrent dans leur orbite, son crâne résonna de douleurs. Le sang pissait de ses multiples blessures jusqu'à former une mare immonde.

Le corps de vieil homme était inerte depuis un moment quand les sangs purs cessèrent de le rouer de coups. Il ne respirait plus. L'épouse s'effondra auprès de la carcasse de son mari et poussa des cris aigus.

Igor, dont les tympans étaient sensibles, dégaina son poing américain pour la faire taire. Une mâchoire déboitée suffit à imposer le silence. La femme n'émettait plus qu'un murmure plaintif. Une lamentation discrète, entrecoupée d'halètements. Igor se pencha pour lui arracher son voile.

« Te voilà libre maintenant. Tu peux nous remercier. »

Les rires adipeux retentirent dans la rue vide. Les habitants préféraient augmenter le son de leur télévision plutôt que d'imaginer l'horreur en bas de chez eux.

Les sangs-purs rôdèrent aux alentours, encore excités par leur exploit.

« Tu as vu comme sa tête a explosé ? Comme une vieille citrouille ! s'enthousiasma Simon.

— N'exagère pas, l'interrompit Heinrich. J'ai déjà vu des têtes écrasées, et ça ne ressemble pas à ça. On aurait vu sa cervelle. »

Il se faisait tard. Les nuages s'éteignaient peu à peu et les réverbères s'allumaient.

« Notre mission est accomplie, fit Igor, rentrons au métro. »

La troupe pressa le pas, d'autant que des sirènes de la police résonnaient au loin. Quelqu'un avait fini par donner l'alerte. Les sans purs étaient impatients de rentrer à leur foyer et de dévorer le repas bien mérité qui les attendait. Ils étaient pour la plupart entretenus par leurs parents, même Heinrich malgré son grand âge.

Cependant, quelque chose avait changé en chemin. Peut-être que l'air devenait encore plus lourd et humide. Ou étaient-ce les esprits de la troupe qui refroidissaient après ce coup de folie meurtrière ?

De ce côté-là, le quartier semblait avoir été abandonné dans un grand mouvement de panique. Des effets personnels jonchaient le bitume : des chaussures, des poussettes renversées, des écharpes

bariolées et d'autres objets plus insolites tels que des narguilés en pièces, des smartphones intacts, des poupées Barbie.

La chaussée marchande et animée était désormais déserte. Les monticules d'épices et de pâtisseries demeuraient intouchés, délaissés par les commerçants et les clients. Heinrich ne put s'empêcher de se servir, alors que les autres paniquaient.

« Où sont passés les Marocains ? Ils sont tous rentrés au bled ?

— On peut toujours rêver. Ils sont sans doute partis coloniser un autre quartier.

— Arrêtez de raconter des conneries, fit Igor. On peut faire un crochet par Matongé. Là je vous jure qu'on y trouvera du monde. »

Sitôt dit, ils gravirent une colline sur laquelle aucune ruelle n'était droite. À la sortie du labyrinthe, commençait le quartier congolais, Matongé, dont les salons de coiffure étaient immédiatement reconnaissables, avec leurs vitrines de longues prothèses capillaires. Les magasins de wax côtoyaient les bijouteries exubérantes. Une grande fresque murale aux couleurs vives « la porte de l'amour » narguait les sangs purs avec ses personnages souriants de différentes ethnicités, bras dessus bras dessous. Mais les figures peintes étaient les seules en vue.

Le quartier africain s'avérait aussi vide que le quartier arabe. C'était comme si tous les immigrés de la capitale s'étaient volatilisés. Les sangs purs n'auraient-ils plus de gibier à se mettre sous la dent ?

Peu rassurés, ils se précipitèrent à la bouche du métro, qui à leur grand étonnement, était fermée. Sur la grille en acier, une petite annonce de la société des transports précisait qu'un incident technique avait eu lieu plus tôt, s'excusait de la gêne occasionnée, mais ne proposait aucune alternative.

« Merde ! s'exclama Marlon. Je ne veux pas rentrer à pied ! J'en ai pour une heure et demie jusqu'à chez moi.

— Pareil. Et je n'ai pas d'argent pour un taxi.

— Essayons la prochaine station, suggéra Igor. »

Les sangs purs erraient sur l'asphalte déserté, seulement emprunté par des voitures anonymes. Ils se perdaient dans un dédale dépeuplé, où les ombres s'allongeaient. Les humains avaient disparu et laissé de nombreuses traces dans la rue ; des objets personnels, des monticules de détritius, et des odeurs désagréables. Les effluves d'urine arrivaient par vagues, réveillées par les bourrasques chaudes, et donnaient la nausée.

Au sein du groupe, tout le monde était de mauvaise humeur. On pestait à l'encontre de la société des transports. On pestait au sujet des étrangers qui s'étaient enfuis. On se plaignait de la ville absurde, dont les rues tordues ne menaient nulle part. Ils avaient la sensation de tourner en rond le long des façades noircies aux gaz d'échappement.

« Elle est où la prochaine station ? » demandèrent-ils en chœur à leur chef.

Igor ne savait que répondre. Il perdait lui-même son sang-froid. Son autorité faiblissait au fil des kilomètres à pied. Il levait les yeux vers l'horizon toujours obstrué par des constructions, à la recherche d'un éventuel point de repère.

Au-dessus des toitures plongées dans la lueur jaunâtre des lampadaires, il crut distinguer une tête énorme qui les épiait. Une tête grosse et pâle comme la lune, faisant la moue, coiffée d'une abondante chevelure, telle une cascade d'eau noire. D'immenses paupières se soulevèrent et des yeux, ou plutôt des globes blancs, gonflés de sang, roulèrent vers lui. Igor croisa un instant le regard horrible, puis la chose s'abaissa derrière les immeubles.

« L'avez-vous vue ? »

— Quoi donc ? fit Heinrich. Le métro ?

— Non, quelque chose sur le toit, en face ! »

Les sangs purs scrutèrent la toiture que pointait Igor du doigt. Dubitatifs, ils secouèrent la tête. Non, il n'y avait rien. Leur chef commençait visiblement à débloquer.

« D'ailleurs, Igor, ce n'est pas un prénom de chez nous, dit Marlon. Tu nous disais que ça vient de l'Est, c'est ça ? »

— Ferme ta gueule ou je te fracasse.

— En plus, il refuse de parler de ses origines. C'est bien le comble ! Tu as honte de tes parents ? de ton pays ? »

Igor s'apprêtait à corriger l'ambitieux Marlon qui défiait son autorité. Il serra son poing américain dans la poche de sa veste, mais il aperçut à nouveau la chose sombre et ronde entre les cheminées. Cette fois, la tête souriait, révélant une rangée de dents jaunes et noires, comme les touches d'un vieux piano. Les joues balafrees s'étirèrent de façon obscène. Sa grosseur enflamma l'imagination d'Igor. Un géant se tenait-il accroupi derrière les maisons ?

« Regardez derrière vous ! Elle est sur le toit ! »

Les sangs purs en eurent assez des divagations de leur chef.

« En réalité tu n'es pas des nôtres, affirma Heinrich. Tu es un sauvage qui profite du système. Tu devrais t'enfuir avec tes semblables, avec les turcs, les arabes et les africains. »

Simon, Marlon et les autres acquiescèrent. Il était temps de se débarrasser de l'usurpateur dont le sang n'avait rien de pur. Igor ne résistait pas aux coups que la troupe lui assénait. Les chaussures coquées le piétinaient avec violence, et lui subissait. Il restait paralysé, hypnotisé par la tête ronde qui roulait sur les toits en tuiles et dont le rictus jaune brillait à la lueur des lampadaires.



## L'auteur

Né dans le surréalisme de la capitale belge en 1985, Pascal Malosse a étudié la langue juridique en France et en Allemagne. Dix années de travail à Berlin et à Varsovie ont constitué la principale inspiration de ses deux premiers recueils de nouvelles étranges et fantastiques, les *Contes de l'entre-deux* et les *Contes de la vodka* publiés aux éditions Malpertuis, ainsi que son roman *Les fenêtres de bronze*. De double nationalité polonaise et française, il aime converser en polonais et en allemand, s'imprégner de diverses cultures au point de s'y fondre. En 2017, il s'installe dans une tout autre lumière, sur la côte d'azur. De nombreuses revues littéraires publient ses nouvelles telles que le *Visage Vert*, le *Novelliste*, *Présence d'Esprit*, *l'Ampoule*, *Ténèbres*.